

Aurélie Ribière

Enfant du désordre



Extrait de : Enfant du désordre

Chapitre 1

Je suis mort aujourd'hui

Je suis mort aujourd'hui. J'ai, enfin... j'avais six ans. Je crois qu'il faut désormais utiliser les temps du passé pour parler de moi.

C'est un peu jeune pour mourir, me direz-vous. Sans doute. C'est pourtant ce qui m'est arrivé, comme ça, d'un coup. Je ne m'y attendais pas. Une vraie surprise !

Je n'avais jamais pensé à la mort ou alors seulement quand Mamie tuait les lapins et les poulets pour les vendre ou les cuisiner. Je veux dire, je n'avais jamais pensé à la mort pour moi. Je ne comprenais d'ailleurs pas très bien ce que c'était. Les lapins sautaient puis, quelques instants plus tard, ne bougeaient plus ; les poulets couraient et caquetaient puis, un mouvement du couteau, un œil rond étonné et c'était le silence. Le silence et du sang dans une bassine. Pour moi aussi, ça a été très rapide... quelques secondes, même pas.

Je jouais avec ma petite sœur, Kayla. C'est son prénom, mais en réalité presque personne ne l'appelle ainsi. On fait

comme ma mère qui parle toujours d'elle en disant « le bébé ». Le bébé et moi, on était donc dans ma chambre parce qu'il faisait gris et qu'il avait plu toute la matinée. Maman n'aime pas qu'on joue dans le jardin après la pluie. Le sol devient boueux et ma sœur et moi, on s'en donne à cœur joie ! On organise des concours de glissades : debout, sur les fesses, tête la première, dans toutes les positions. On roule, on saute dans les flaques ! En résumé, on salit nos vêtements et on laisse des traces partout dans la maison. Ça met ma mère dans une de ces rages !

Ma maman, elle passe beaucoup de temps à nettoyer et à ranger. Elle aspire, astique le sol, brique les escaliers, époussette les étagères. Elle aime que notre maison brille, étincelle comme dans une pub à la télé. Elle adore que tout soit bien ordonné et respire le propre, ou... les produits ménagers, selon le point de vue. Alors vous imaginez deux enfants turbulents et crottés, lancés comme des tornades dans cet écrin intérieur ? Impossible. On reste donc dans notre prison aseptisée lorsqu'il pleut ou que la pelouse est détrempée.

Comme on n'est pas des anges, il faut que notre énergie s'exprime d'une manière ou d'une autre. Pas du genre à demeurer sagement assis sur un canapé, un livre d'images entre les mains, nous ! Même ma sœur qui, pourtant, est une fille ! La

seule raison valable à nos yeux pour s'asseoir sans bouger, c'est lorsque la télé ou la tablette nous capte, nous captive, nous capture dans ses filets. Là, oui, on pose nos fesses. Mais autrement, ça déménage !

Ce jour-là, pas de tablette. Je l'avais cassée de colère la veille lorsque ma mère voulait que je l'éteigne. Pas de télé, non plus. Maman regardait sa série favorite et elle nous avait envoyés à l'étage, dans ma chambre. De dépit, on avait donc transformé cette petite pièce en terrain de jeu. Un terrain militaire pour être exact. Les jouets étaient des projectiles, jetés par l'ennemi, en l'occurrence, le bébé. Moi, j'étais le général de cette bataille. Je hurlais des ordres, poussais des cris de guerre, insultais le camp adverse. J'avais grimpé sur la balustrade de la fenêtre pour dominer la situation et avoir une vue d'ensemble. Je crois que j'étais en train de gagner, car le bébé paraissait très impressionné. Tout à coup, Maman est entrée en courant dans la chambre. Elle semblait drôlement en colère. Sans doute alertée par le bruit, ou juste parce que sa série venait de se terminer, elle avait décidé de monter les escaliers et s'avancait vers nous d'un air menaçant. À mon avis, elle a bien plus que moi l'étoffe d'un général. Si elle dirigeait une armée, les soldats obéiraient au moindre de ses regards noirs.

Après ? Après, tout a basculé... en un rien de temps, en un clignement de paupière. Le ciel a tourné. Il était tranquillement, là, au-dessus de ma tête, puis il est venu appuyer sur mon visage, il a glacé mes yeux grand ouverts de son air frais. Le sol était à quelques mètres de moi, mes pieds se balançant dans le vide quand, tout à coup, il m'a aspiré et s'est collé sous mon crâne, sous mon dos, sous mon genou et mon bras gauches. Mon regard se posait en alternance sur l'horizon bien au-delà des maisons voisines, et sur ma sœur. Oui, un bon soldat ne doit jamais quitter l'ennemi des yeux, mais j'ai dû commettre l'erreur fatale de me tromper d'ennemi parce que, soudain, les images devant moi ont changé. Le gris des nuages, le visage furieux de Maman, les gouttes de pluie puis... plus rien.

Enfin, plus rien pour moi. Pour eux, les autres, il s'est passé un tas de choses. Maman s'est mise à hurler, tant et si bien que le bébé a pris peur et a commencé à pleurer et crier à son tour. Elles faisaient un tel vacarme toutes les deux que les voisins ont accouru.

Les voisins, on en a beaucoup parce qu'on habite dans un lotissement. Pas comme Papi et Mamie qui vivent dans une ferme. Là, tu peux t'époumoner, à part les animaux, personne ne t'entend. C'est d'ailleurs beaucoup mieux ainsi. En effet,

mon grand-père crie souvent et, jusqu'à présent, les animaux n'ont pas l'air de trop s'en plaindre. Notre lotissement se trouve en sortie du village de Massogie-sur-Aude, sur la route de Carcassonne. Il a été construit il n'y a pas longtemps pour accueillir de nouvelles familles. Des gens qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas habiter dans les logements déjà existants du village. Maman dit que, même si Papa et elle avaient pu acheter une maison, ils n'auraient à coup sûr pas choisi l'un des taudis du centre. Moi, je les aime bien ces vieilles bâtisses en pierres claires. On dirait qu'elles sont rangées en toile d'araignée autour de l'église de Massogie. Notre maison, à nous, est crépie. Couleur crème. On la loue et, croyez-moi, on n'est pas près de pouvoir l'acheter ! Papa et Maman galéraient déjà à payer les loyers lorsqu'ils y habitaient tous les deux alors, depuis que mon père est parti, on croise juste les doigts tous les mois pour ne pas être mis à la porte. Même si Maman râle chaque fois qu'il faut déboursier l'argent du loyer, elle l'aime bien, en réalité, cette maison. Elle lui donne le doux nom de « villa ». « La nôtre est beaucoup plus moderne », m'assure-t-elle à chaque fois que j'admire les habitations du village. Moi, j'aurais préféré vivre au cœur de la toile, ou au moins sur une des branches. Je me sens un peu à l'écart, avec notre « villa » située juste avant le panneau sur lequel il y a

écrit en grosses lettres barrées d'une ligne rouge : « MASSOGIE-SUR-AUDE ». Vous savez, c'est celui pour annoncer qu'on quitte le village. Maman soutient que c'est parce que, nous, on ne fait pas partie de ces ploucs, qu'on est différent. Je crois quand même qu'au fond, elle est comme moi et qu'elle aimerait bien appartenir vraiment au village.

Le lotissement a été construit le long d'une impasse qui démarre sur la route principale et conduit à une vieille mare abandonnée. C'est comme ça, un lotissement à la campagne : on vit les uns à côté des autres, tout serrés en boîte à sardines comme si on était dans une grande ville, mais derrière chaque jardinet, on a vue sur l'immensité des champs cultivés et de la nature. Dans cette impasse, je connais tout le monde. Faut dire que presque tous nos voisins appartiennent à notre famille. La première à avoir loué une maison ici, c'est tatie Rébecca, la sœur aînée de Maman. On l'appelle Bekky parce qu'elle est aussi belle qu'une star américaine avec ses cheveux longs, vraiment très noirs, bouclés et ses yeux bleu pâle. Bekky est super forte. Elle a flanqué à la porte Stéphane, son chéri, alors qu'elle avait deux filles avec lui. Ces filles, ce sont mes cousines, Julia que j'appelle « ma Juju », et Lina. En fait, d'après Bekky, Stéphane faisait toujours « des siennes » et il ne s'occupait pas beaucoup de ses enfants. Un soir, les gendarmes

ont appelé ma tatie pour qu'elle aille récupérer son fiancé. Il avait conduit trop vite alors qu'il avait bu de l'alcool. Ce n'était pas la première fois que ça arrivait. Bekky était à nouveau enceinte, mais elle est quand même partie le chercher. Sur le trajet, elle a eu un accident de voiture et le bébé, dans son ventre, a été tué. Elle n'a pas pardonné à Stéphane et elle l'a « foutu dehors parce que c'était tout ce qu'il méritait ». Tout le contraire de sa sœur cadette, Bekky ne se plaint jamais ; elle agit. Elle travaille beaucoup. C'est la seule de ma famille qui a toujours un emploi. Même si elle en change parfois. Maman l'admire. Elle raconte qu'elle a de l'argent sur son compte. Ses mots exacts sont: « Ma sœur n'est jamais dans le rouge ». Je ne sais pas très bien ce que ma mère veut dire par là, mais, en tout cas, je suis sûr que c'est un compliment. Bekky, c'est la cheffe de tous les membres de ma famille. Maman est persuadée que tout ce qu'elle dit est vrai et qu'elle a toujours raison. En fait, je crois qu'elle a un peu peur d'elle.

La villa de Bekky, Julia et Lina est la première qu'on aperçoit en entrant dans le lotissement. C'est la mieux tenue de toutes. Je la trouve amusante parce qu'elle ressemble à Bekky : une façade sur la grand-route et une façade sur l'impasse des potiers. On dirait qu'elle cherche à la fois à se vanter d'être la

porte-parole des autres, moins belles, plus éloignées qu'elle de la rue principale et à échapper à la petite vie de l'impasse.

Ensuite, c'est la maison de tonton Dylan. C'est le frère de Maman et Bekky. Il est venu s'installer à côté avec sa femme, tatie Jennifer, et ses trois filles, Lola, Léana et Nina. Eh, oui ! On aime les prénoms qui riment dans ma famille. Dylan travaille souvent comme gardien et tatie Jennifer fait des bébés. Ils ont choisi la villa située tout au bout de la ruelle, juste en face de la mare. Enfin, en dernier comme toujours, mes parents ont suivi. Ce qui donne une frousse de tous les diables à Maman, c'est d'être mise à l'écart. Elle veut faire comme tout le monde. Bon, le monde pour elle, c'est sa famille. Papa et Maman ont donc loué une maison au milieu de l'impasse. Celle qui restait. On y vivait tous les quatre, mes parents, le bébé et moi, jusqu'à ce que Papa aille habiter ailleurs avec sa nouvelle chérie. Après, on n'est pas partis pour des raisons pratiques. Mes taties pouvaient nous garder lorsque Maman n'en pouvait plus de nous. Mais, en vrai, j'ai bien vu que, pour elle, c'était quand même plus difficile qu'avant.

Les deux autres villas sont occupées par des gens qui viennent de loin, les Lefebvre et les Carlin. Ils parlent avec un accent bizarre. Je ne les comprends pas très bien et eux ne me comprennent jamais. Mais bon, je ne leur en veux pas, ce ne

sont pas les seuls. Tatie Bekky raconte qu'ils sont originaires du Nord, que, là-bas, il n'y a pas de travail et qu'il pleut tout le temps. Elle pense qu'ils sont arrivés ici pour profiter du beau soleil du sud et des logements sociaux. Je me suis renseigné, les logements sociaux sont des maisons que les mairies peuvent louer à petits prix.

Donc, ce soir-là, en entendant les hurlements, tous les voisins sortis. Ils ont l'habitude des cris. Il y en a sans arrêt chez nous : lorsque Papa et Maman se disputaient, lorsque ma mère nous gronde ou lorsque je veux faire peur au bébé ou énerver mes parents. Ceux-là étaient différents et ils l'ont senti. Bekky et les filles ont descendu la route à fond la caisse. Jennifer est arrivée en courant avec Nina dans les bras, Lola et Léana sur ses talons. Dylan n'était pas là parce qu'il venait de partir pour le travail. J'étais étalé sur le béton de la terrasse, entouré d'une flaque poisseuse. Maman serrait Kayla contre elle, des larmes barbouillant son visage. En apercevant cette scène, les cousines sont restées figées. Bekky a été la première à se ressaisir. Elle a pris la main de ses filles, leur a dit d'attraper celles de Lola et Léana et a traîné derrière elle tout ce petit monde jusqu'à la maison du haut. Au salon, elle a allumé la télé et a ordonné à ma Juju de surveiller les trois enfants pendant qu'elle allait s'occuper d'appeler les secours.

Une fois le coup de téléphone passé, elle a rejoint Maman et tatie Jennifer qui n'avaient pas bougé d'un pouce. Plus aucun son ne s'échappait de la bouche de ma mère. Bekky a alors annoncé que le SAMU allait arriver. Elle a ensuite posé son bras sur les épaules de ma maman.

— Viens, Jess'. Tu peux plus rien pour lui. Faut pas que Kayla voie ça.

Maman me fixait avec des yeux tout ronds. Elle a répondu à Bekky sans la regarder.

— Il a voulu la tuer. Il a dit : « je vais te tuer » et p'is il est tombé. Y voulait tuer mon bébé.

Tatie Bekky a laissé glisser sa main sur le dos de Maman. Elle a attrapé son coude.

— Tu délires. Viens !

Maman s'est dégagée. Elle a commencé à s'énerver un peu.

— C'est vrai ! J'te jure ! Il voulait tuer mon bébé !

— Calme-toi. On verra ça plus tard.

Bekky a réussi à tirer Maman par le bras. Les trois femmes et les deux fillettes se sont éloignées de moi. J'ai eu froid. Elles ont attendu les secours sur le bord du trottoir, encerclées par les voisins qui portaient les mains à leur bouche, hochaient la tête comme des pantins et répétaient :

— Ça devait arriver ! Ça devait arriver !

Moi, je me sentais tout seul, un peu abandonné et en même temps, super fier. Malgré toutes mes tentatives, ce n'est pas souvent que je me retrouve ainsi au centre de l'attention.

Les hurlements des sirènes ont ramené le calme. Des messieurs m'ont ausculté avec beaucoup de douceur puis m'ont déposé sur une civière. Ils ont proposé à Maman de monter dans l'ambulance à côté de moi, ce qu'elle a fait. Heureusement parce que je commençais à avoir sacrément peur, entouré par ces messieurs que je ne connaissais pas. Bekky a pris Kayla dans ses bras pour retourner chez elle. Ma sœur n'a rien dit. Je crois qu'elle n'a pas très bien compris ce qu'il s'était passé. Normal, c'est un bébé. Je pense aussi, j'en suis même presque sûr, qu'elle était bien contente de voir une ambulance de si près.

Puis, j'imagine que tatie Bekky a dû appeler Mamie pour lui annoncer la nouvelle parce que, pas longtemps après, ma grand-mère est arrivée à l'hôpital. Elle a consolé Maman, comme toujours, en la serrant dans ses bras tout maigres, mais très forts. Ensuite, elle lui a aplati les cheveux. Enfin, elle s'est assise à côté de mon lit. Je voyais pas bien son visage, mais la peau rugueuse de ses doigts passait sur ma main que j'arrivais plus à bouger. Ses doigts sont pleins de bosses. On dirait qu'ils

ont des nœuds. Pendant qu'elle frottait mes mains, elle murmurait :

— Pauvre petit...

Mais, si je pouvais encore l'entendre, je ne sentais déjà plus rien. C'est vraiment trop bête. J'adore les caresses, moi. Celles-là, bien sûr, venaient trop tard.

Chapitre 2

Enterrement

Quelques jours plus tard, j'ai été enterré. Je ne sais pas comment c'est possible, mais, de là où je suis, j'ai pu y assister. Est-ce que Dieu a pitié des enfants et leur laisse ce lien avec les vivants ? Ou est-ce que je vais devenir un fantôme et hanter les miens jusqu'à ce que je sois vengé ? Peut-être que, en fait, plus tristement, ma mort va juste ressembler à ça pour toujours. Un entre-deux où je peux voir les autres, mais sans réussir à communiquer avec eux, à agir sur eux, sans pouvoir les toucher ? Est-ce que je vais être un éternel spectateur solitaire ? Ou bien est-ce que je vais disparaître à un moment dans le néant ? Ces quelques jours ne correspondent-ils qu'à un temps de répit pour raconter mon histoire ? Je l'ignore... En tout cas, si Dieu existe, comme mes deux mamies le serinent, je ne l'ai pas encore rencontré. Pour l'instant, je n'ai vu personne, parlé à personne, ni entendu une quelconque voix. Je n'ai ni faim, ni sommeil, ni froid, ni chaud, je n'ai plus jamais mal. C'est déjà ça. Je suis juste tout seul, à regarder tranquillement ce qu'il se passe sur terre. Un film avec ma famille, sur un écran qui ne tombe jamais en panne de batterie. Personne pour me dire

d'arrêter ni m'ennuyer. Le pied ! L'unique problème, c'est que, moi, je ne joue plus dans aucun film.

Bref, j'ai donc réalisé le rêve inavoué de nombreux adultes et assisté à mon propre enterrement et, croyez-moi ou non, ce n'était pas triste ! Enfin, façon de parler parce que les grands ont l'air de considérer le décès d'un enfant comme un événement terriblement déprimant et extrêmement angoissant. D'ailleurs, le jour de mes obsèques, tout le monde pleurait, plus ou moins fort. La cérémonie religieuse a duré une éternité. Dans ma famille, nous ne sommes pas très croyants. Avant ma mort, je n'avais jamais mis les pieds dans une église ! Mais ma mamie avait dû se montrer intraitable. C'est la seule, du côté de Maman, pour qui Dieu et la religion ont un sens. Elle va à la messe tous les dimanches et récite des prières tous les jours. Mes parents, mes oncles et tantes s'en moquent ouvertement. Mais elle laisse faire. Elle se contente de marmonner que c'est grâce à Dieu et à sa foi si elle est encore de ce monde. Je ne sais pas trop ce que cela signifie, mais je vois bien que c'est très important pour elle.

Mon autre mamie, la maman de Papa, adore aussi prier. Elle vient du Portugal. Maman a l'air d'imaginer que ça explique tout parce qu'elle me répète souvent :

— C'est normal si *Avó* — c'est comme ça que j'appelle ma mamie portugaise — passe son temps à se geler le cul à l'église, les Portos font tous ça.

Une chose est sûre : dans la maison d'*Avó* et *Avô* — ça, c'est le nom de mon papi du côté de papa —, il y a beaucoup de croix et d'images religieuses. C'est des peintures qui montrent des personnes, des saints, des anges, etc. d'une très longue histoire : la Bible. La préférée d'*Avó*, c'est celle de Marie, une grande femme mince qui tient sa tête un peu sur le côté, couverte par un tissu bleu clair. Sur l'image encadrée, elle a les mains jointes et elle baisse les yeux. Rien qu'à la regarder, je me sens calmé et en sécurité. *Avó* m'a expliqué qu'il s'agissait de la mère du petit Jésus. Il paraît qu'elle est très gentille et prend soin de tous les enfants, sans exception. Elle doit être super chouette cette maman-là ! Maintenant que je suis mort, j'aurai peut-être la chance de la rencontrer et de me faire aimer d'elle. Même si je suis sûr qu'*Avó* n'a pas eu son mot à dire pour mon enterrement, je sais qu'elle a dû être drôlement contente qu'on aille dans la maison de Dieu.

Enfin, tout le monde a fini par sortir de l'église, le prêtre en dernier. Comme le cimetière ne se situe qu'à quelques pas, les invités ont formé une procession pour suivre mon petit cercueil. La route descend vers le bas de Massogie jusqu'au

carrefour où se trouve notre lotissement puis, si on fait un virage à quatre-vingt-dix degrés sur la gauche, on s'éloigne de notre maison et on remonte en longeant une haie de cyprès. Cette haie, plantée autour d'un mur en briques sèches, cache notre minuscule cimetière de village. Les caveaux sont tout propres. Faut dire qu'ici, les gens ne quittent presque jamais le coin où ils sont nés. Les enfants et les petits-enfants sont donc là pour prendre soin des pierres tombales et les fleurir plus ou moins régulièrement. Moi, c'est plié, je n'aurai pas de descendants ; j'espère juste que ma famille mettra de jolies fleurs pour moi, des rouges. C'est ma couleur préférée. Mes parents pourraient peut-être aussi m'apporter mes jouets favoris. Comme ça, je m'ennuierai moins la nuit quand les vivants dorment et que je n'ai plus rien à regarder ou écouter. En plus, ça me rassurerait. J'ai peur que ma sœur profite de mon absence pour me les piquer et qu'elle me les abîme. C'est un peu bulldozer, le bébé... Ce serait une idée top, mais je ne crois pas qu'ils la trouveront tous seuls et je ne sais pas comment la leur souffler ! Alors, tant pis...

Le personnage le plus important de mon enterrement, c'était bien évidemment ma maman. Elle marchait en tête. J'étais bien content pour elle : pour une fois, elle était la première. Elle avait mis ses grosses lunettes noires de star qui

veut passer incognito, mais qui attire le regard. Elle avait tressé ses longs cheveux châtain. Elle portait une chemise sombre, bien repassée, sur un jean foncé. Elle s'était un peu maquillée. Elle était très belle. Elle avait laissé Kayla chez une copine à elle. Son chéri n'était pas là non plus. Je n'étais pas son fils alors il ne voyait pas pourquoi il viendrait se faire chier à un enterrement.

À côté de Maman qui était sur le point de s'effondrer marchait tatie Bekky. Elle avait passé un bras sous celui de sa petite sœur. J'étais tout retourné parce que je n'avais jamais vu ma maman dans cet état-là. Peut-être qu'elle m'aimait, tout compte fait ? En tout cas, ses sentiments devaient être sacrément forts pour la désespérer autant. Ma Juju et Lina n'étaient pas là. Ma tante avait jugé que ce n'était pas un spectacle pour des enfants et que leur père pouvait bien les garder, pour une fois qu'il se rendrait utile. Les cheveux de Bekky flottaient librement dans son dos sur sa longue robe grise. Le vent qui souffle toujours fort dans le cimetière faisait voler ses grandes boucles brunes ; on aurait dit une mer sombre courant sur un sable foncé. Elle s'était maquillée et le noir du crayon soulignait la couleur pâle de ses yeux. Elle ressemblait à une fée, superbement irréelle et légèrement inquiétante.

Mamie se tenait derrière ses deux filles, maigre et droite comme un « i », comme si elle craignait que l'Autan ne la renverse. Elle avait l'air très fatiguée, mais toujours prête à combattre. Malgré son insistance, elle n'avait pu venir avec Papi. Il avait tellement bu qu'il ne tenait pas debout. Déjà que sans boire, il ressemble à une grosse barrique, alors, alcoolisé, elle n'aurait jamais eu la force de le soutenir. La seule solution aurait été de le faire rouler, mais je ne suis pas sûr que Papi, même « saoul comme un cochon » aurait apprécié.

Dylan et Jennifer avançaient à côté de Mamie. Dylan est un mélange assez bizarre. Il est aussi énorme que Papi et, à cause de cette marche forcée jusqu'au cimetière, il soufflait presque autant que le vent sur la petite route. Il suait à grosses gouttes et n'arrêtait pas de s'éponger avec la manche de son costume tout neuf. Lorsque son visage n'est pas rouge et luisant de sueur, il est pourtant très beau. Presque aussi beau que celui de Bekky. Ses yeux ressemblent à la mer Méditerranée où mes parents m'ont conduit une fois. Ils sont d'un bleu plus foncé que ceux de tatie et brillent de petites étincelles argentées. Malheureusement, c'est de moins en moins vrai... Mon tonton se met à boire comme Papi. Tout ce qu'il avale a le pouvoir d'effacer les étoiles de ses yeux et de les remplacer par un rideau presque opaque. Tout autour de son

visage rond, de jolies boucles de cheveux, presque aussi noires que celles de ma tante, dessinent des tatouages naturels sur son front et ses joues. De tatie Jennifer, on ne pouvait pas voir grand-chose. Elle n'arrêtait pas de coller un mouchoir sous son nez et renifler bruyamment jusqu'à ce que Bekky se retourne d'un air agacé et lui fasse signe de se tenir.

Papa venait derrière. Il marchait en compagnie de sa nouvelle chérie. C'était une erreur. La suite allait le prouver. Pourtant, je ne crois pas que ce soit lui qui ait pris cette décision. Papa est gentil, doux comme un agneau : il se fait mener par le bout du nez par toutes les femmes qu'il rencontre. À mon avis, c'est donc cette Vanessa qui a déclaré à mon père qu'elle n'avait pas du tout envie d'être présente parce que l'enterrement d'un enfant est toujours une chose terrible, mais qu'elle se devait d'être là pour lui. Être là pour lui, bien sûr, mais, moi, faut pas me raconter des salades. Elle voulait aussi observer comment Maman se comporterait dans cette épreuve, glaner quelques cancans et surtout bien faire comprendre à l'ex-belle famille de mon père que, désormais, c'était elle la compagne ! Papa est grand, mince et musclé. Et oui, il a beaucoup travaillé dans le bâtiment et c'est un « boulot qui vous fait les muscles » ! C'est en tout cas, ce qu'il me répétait quand il vivait encore à la maison. Là, il avait l'air tout triste. Il

marchait voûté et secouait la tête à intervalles réguliers, comme s'il ne parvenait pas à croire à une nouvelle ou tentait de se réveiller d'un cauchemar.

Avô devait penser la même chose que moi parce qu'elle lui frottait le dos pour le réconforter. De sa main libre, elle égrenait un chapelet. Je me tenais trop loin pour entendre ses prières, mais j'espère qu'elle demandait à la maman de Jésus de me prendre sous son aile et de veiller sur moi. Aux côtés de ma mamie portugaise, *Avô* paraissait s'être encore plus ratatiné. Depuis sa retraite, il devient l'ombre de lui-même. Son pays natal lui manque terriblement, depuis qu'il n'a plus son travail pour occuper son corps et fatiguer les regrets de son cœur. D'ailleurs, comme de méchants microbes, ces derniers l'ont envahi et le dévorent petit à petit. Bon, il faut dire aussi qu'il vient de perdre l'unique petit-fils avec qui il a eu des liens. Plus grand-chose ne le rattache à cette terre lauragaise chaude et sèche qu'il n'a même pas choisie. Derrière ses paupières toutes fripées, la couleur de ses yeux disparaît. Elle a été effacée par son boulot trop dur, toujours en plein air. Le visage d'*Avô* ne s'éclaire plus qu'à l'évocation des souvenirs du Portugal, ce pays qu'il court retrouver les rares fois où sa femme et lui ont mis assez d'argent de côté pour y retourner avec dignité. Mon *Avô* ne revit que quand il entend les nombreux « ch » de la

langue de ses ancêtres, le roulis des vagues de l'océan, ou quand il sent la fraîche caresse du Nortada, ce vent de la côte portugaise de son enfance.

Après ma famille, je pouvais voir ma maîtresse, Laurence, très mince et grande avec sa coupe au carré, bien nette, et le directeur de notre école, tout gris — cheveux gris, lunettes grises, habits gris, visage pas commode. Tous les deux prenaient bien soin de se tenir éloignés de Maman. Vu les démêlés qu'ils ont eus avec elle, je les comprends à la perfection. Si j'étais à leur place, je ferais comme eux. La maman d'Ella, ma merveilleuse copine de classe, était venue elle aussi. On aurait dit qu'elle cherchait à se faire toute petite pour permettre à tout le monde de l'oublier. Peut-être que son mari, qui, lorsque j'étais encore vivant, refusait de m'inviter, lui avait interdit d'assister à mon enterrement et qu'elle lui avait désobéi. D'ordinaire, elle ressemble déjà à une minuscule souris effrayée avec son nez pointu et ses bras tout maigres, mais là, la transformation avait été totale. Encore plus menue, encore plus discrète, encore plus triste, avec ses habits tout noirs.

Angèle, mon orthophoniste, marchait derrière tout le monde. Angèle est plus âgée que maman, elle doit avoir au moins quarante ans. Elle a trois grands enfants, trois garçons.

Elle est tout en rondeurs. C'était tout moelleux quand elle me prenait dans ses bras. Ces moments étaient rares, mais ils étaient merveilleux. Je trouve que son prénom lui va comme un gant. Son visage joufflu rappelle celui des angelots sur les images d'*Avó*. Et puis, elle a les mêmes cheveux blonds et souples. J'adorais observer ses douces boucles dorées qui tombaient de chaque côté de ses joues lorsqu'elle se penchait vers moi pour m'aider à ranger les jouets de la salle d'attente avant notre séance. Rien que pour ce moment-là, je n'ai jamais obéi à maman qui me demandait de « virer mon bordel avant qu'Angèle arrive ». Elle possède aussi le même sourire tendre et énigmatique qui donne l'impression qu'elle peut tout pour vous. Bien sûr, je sais maintenant que, pour mon plus grand malheur, ses pouvoirs sont très limités. Ce jour-là, Angèle ne souriait pas et portait ses cheveux ramenés en arrière, attachés par une lourde barrette en métal. Dans ses immenses yeux vert clair qu'elle ne maquillait jamais luisaient des larmes qu'elle se retenait de verser. Elle marchait en arrière du groupe, comme si elle n'était pas vraiment sûre d'avoir le droit d'être là. D'ailleurs, je ne pense pas que ce soit Maman qui l'ait prévenue. À la fin, Angèle et elle ne s'entendaient plus très bien. À moi, en tout cas, ça m'a fait rudement plaisir qu'elle soit présente, car elle n'est venue que pour moi, juste pour me

parler une dernière fois de sa voix si douce et mélodieuse, de sa voix d'ange. Je le sais parce qu'elle est revenue me voir lorsque le cimetière a été vide, quand tout le monde a été parti. Si Marie, la maman du petit Jésus, est telle qu'*Avó* me l'a décrite, je suis sûr qu'elle a la même voix qu'elle et dit des choses aussi gentilles.

Lorsque tous ces gens se sont rassemblés autour de ma tombe, ils ont fait les trucs que les adultes font d'habitude à un enterrement. Bon, c'est ce que je m'imagine, hein ? En tout cas, ils avaient l'air de savoir quels gestes il fallait exécuter. Pour moi, tout était nouveau. Mon enterrement est le premier auquel j'ai assisté. Sûrement le dernier aussi...

Lorsque Papa et Vanessa sont venus jeter une poignée de terre sur mon cercueil qui avait déjà été déposé dans un grand trou, Maman s'est déchaînée. Elle était restée avec Mamie au bord du vide. Elle surveillait tous ceux qui passaient devant et l'embrassaient ou lui serraient la main en murmurant quelques mots qu'on ne comprenait même pas. Bekky s'était éloignée pour parler aux messieurs en noir qui avaient porté mon cercueil depuis l'église. Alors, elle en a profité. C'est amusant, quand on est mort, tous ces messieurs qui te portent et ne se seraient pas donné la peine de se baisser pour te regarder quand t'étais en vie. On dirait que la mort, ça rend important !

Maman s'en fichait de mon importance. Ce qu'elle voulait, c'était régler son compte à mon père et à sa chérie. Elle n'a fait ni une, ni deux, elle a sauté sur l'occasion et s'est mise à hurler :

— Ah ! Non ! Pas toi ! Viens pas m'embrasser, espèce de connard ! C'est maintenant que tu te souviens que t'as un fils ? Tout est de ta faute !

— Quoi, Jess ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ? a demandé papa.

Avec douceur, quand même. Vanessa serrait ses lèvres peintes en rouge. Maman a commencé à pousser papa. Elle criait toujours :

— T'oses me poser la question ? Mais, gros salopard, t'étais jamais là, tu t'occupais jamais des gosses. Moi, j'étais toute seule, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour me démerder avec eux. Alors, vas-y, critique !

Papa a reculé d'un pas. Il a baissé la tête et a lâché :

— Je critique pas... je suis triste, comme toi.

— Moi, j'suis pas triste, j'suis en colère ! T'as fait de ma vie un enfer. J'en voulais pas de ce gosse, moi ! Pis monsieur m'a mise en cloque.

Papa a relevé les yeux. Il a corrigé la phrase de maman. Avec calme.

— *On* a décidé d'avoir un enfant.

Maman a haussé les épaules. Elle n'était pas contente du tout que papa n'aille pas dans son sens. Elle a craché, en le regardant bien droit dans les yeux :

— C'est c'que tu racontes. Moi, je me suis retrouvée coincée avec toi, un incapable, un bon à rien, même pas fichu de gagner du fric ou de garder sa queue dans son calbut !

Là, Papa a accusé le coup. Je ne sais pas quel reproche l'a le plus contrarié. On était tous les deux familiers avec ces disputes et ces récriminations. Cette fois, quand même, y avait un public et ça devait être dur. *Avó* et *Avó* parlent très mal le français et le comprennent peu, même s'ils vivent en France depuis des années. Ils n'ont jamais réussi à s'habituer. Ils n'ont donc rien suivi du discours fleuri de Maman. Ils ont vu Papa se décomposer. *Avó* s'est approchée, l'air interrogateur. Maman a enchaîné. Ben oui, elle était pressée par le temps, Bekky allait revenir.

— Toi la sainte, ta gueule ! T'es tellement conne que tu sais parler qu'en portugais alors viens pas te mêler de mes affaires !

Si Maman se rend compte qu'elle-même ne parle que français et encore, pas toujours dans les règles de l'art, elle le cache bien ! Vanessa a peut-être saisi l'ironie de la situation.

Quoique, ça aussi, ça m'étonnerait. À mon avis, elle a plutôt voulu profiter de l'occasion pour prouver sa supériorité. Toujours est-il qu'elle s'est avancée et a coupé la parole à Maman. Ce qui n'est jamais une bonne idée !

— Jessica, vous devriez vous calmer. Pourquoi insulter votre ex- belle-mère ?

Elle a bien insisté sur le « ex ».

— Je suis persua...

Maman lui a rendu la politesse et ne l'a pas laissée finir sa phrase.

— Ta gueule, poufiasse ! De quel droit tu m'parles ? Tu t'prends pour qui ? Tu viens à l'enterrement de mon fils alors que tu lui as volé son père. T'es tellement moche que j'en ai envie de vomir ! Avec tes faux seins et ton maquillage de pute !

Maman connaît beaucoup de gros mots. Je crois qu'elle pourrait même être championne du monde. Soit Vanessa a compris qu'elle ne ferait pas le poids, soit elle s'est sentie atteinte dans sa chair et dans son... art — elle est esthéticienne —, en tout cas, elle a quitté son rôle de belle-mère parfaite, a abandonné du même coup la sérénité et les mots et s'est jetée sur ma mère toutes griffes dehors. Sous la violence du choc, elles ont roulé à terre sur les petits graviers gris du cimetière sans cesser de se frapper et de se tirer les cheveux. Ouaouh !

Quel combat ! Rien que pour moi ! Encore mieux que le catch que je regardais à la télé. Je ne savais pas que les enterrements offraient un tel spectacle. Pas étonnant que les adultes veuillent garder ça rien que pour eux et interdisent aux enfants de s'y rendre.

Les autres, autour, avaient l'air abasourdis. Papa, *Avó* et *Avô* criaient en portugais ; ma maîtresse, le directeur, la mère d'Ella et Angèle tentaient de calmer Maman. Sans trop s'approcher. Je crois qu'ils avaient peur de se prendre une mandale perdue. En tout cas, ce qu'ils faisaient ne marchait pas. Il faut dire que Maman ressemblait à une vraie tigresse ! Dylan restait planté comme un piquet, l'air absent, pendant que Jennifer se lamentait en poussant des « oh la la ! » de plus en plus plaintifs. Le prêtre ne savait plus à quel saint se vouer et n'arrêtait pas de faire le signe de croix en marmonnant « Mon Dieu ! Mon Dieu ! ». Quelle cacophonie ! Je ne suis pas bien certain du reste que le Père Pécaud avait le droit d'appeler Dieu comme ça, à tout bout de champ. Mamie ou *Avó* auraient sûrement pu me renseigner, mais là, sur le coup, elles n'ont pas réagi. Si je rencontre Dieu, je le lui demanderai en personne.

Seule Mamie, qui connaît bien sa fille, eut la présence d'esprit de partir chercher Bekky. À son arrivée, il a suffi qu'elle appelle une unique fois sa sœur cadette pour que cette

dernière lâche la chérie de Papa et se remet debout. Mon père a alors couru vers Vanessa qui a accepté son aide pour se relever. Maman et Vanessa étaient ébouriffées comme des épouvantails, leur maquillage avait coulé, elles avaient des traces de griffures et Vanessa saignait un peu du bord de la lèvre. La belle tresse de ma mère ne ressemblait plus à rien et son chemisier tout froissé était un peu déchiré. Je trouve les adultes vraiment étranges, même incompréhensibles. Ils m'ont grondé toute ma courte vie parce que je jurais et que je me battais aussi souvent que je le pouvais et les voilà qui se comportent exactement de la même manière dès qu'ils se croient entre eux. Comment leur faire confiance ?

Après cet esclandre, chacun est reparti chez soi au plus vite et pour moi, le spectacle était terminé. J'étais enterré et déjà, l'attention, cette infidèle, s'était concentrée sur les vivants. Seule Angèle est revenue, comme je vous l'ai dit. Elle n'est pas restée longtemps. Elle s'est accroupie pour pouvoir toucher la grosse pierre grise qu'on appelle « tombe » de sa main droite et elle a murmuré :

— Au revoir, Jordan.

Ah ! Oui, j'avais oublié de vous le dire, Jordan, c'est mon prénom. Comme le grand basketteur américain ! C'est vrai

qu'aujourd'hui, il est retraité, mais Papa et Dylan en parlaient sans arrêt. Trop cool, hein ? Elle a donc dit de sa voix douce :

— Au revoir Jordan. Je suis tellement désolée, j'aurais souhaité que ta vie soit différente, j'aurais voulu pouvoir faire quelque chose pour toi. Je n'ai pas su... Pardonne-moi ! Je t'aimais beaucoup. Pardon, pardon...

Elle s'est relevée, son visage couvert de larmes. Elle a sorti un petit mouchoir en tissu blanc brodé de rose de son sac. J'ai souri. Angèle est sans doute la dernière personne sur terre à utiliser des mouchoirs en tissu. Elle l'a passé avec délicatesse sur ses joues rebondies, ses yeux rougis d'avoir pleuré et son menton tout rond. Puis, elle est partie. J'ai eu mal au cœur. On aurait dit qu'il se transformait en une grosse boule dure, lourde. Il pesait des tonnes. Je me suis penché en avant. J'avais froid. Mais après quelques minutes, il est redevenu normal et j'ai mieux respiré. Enfin, respiré comme un mort...

Angèle va vraiment me manquer. Je n'ai pas compris tout ce qu'elle m'a raconté. Pourquoi les adultes ne sont-ils jamais clairs lorsqu'ils s'expriment ? Pourquoi me demande-t-elle pardon ? Elle ne m'a rien fait, que je sache, ou pas grand-chose... Pourquoi voudrait-elle que ma vie ait été différente ? Moi, ma vie, je ne la trouvais pas si nulle. Je ne suis pas sûr que, si on m'avait laissé le choix, j'en aurais voulu une autre.

Une pas exactement pareille, sans doute, avec un peu moins de torgnoles et un peu moins de cris, mais toujours avec les bisous de ma maman, les repas au mac Do' et la pêche avec papa. Et puis maintenant, ma vie d'avant, je m'en fiche ! J'espère seulement que cet enterrement raté ne me fera pas mal voir par Dieu et que ça ne m'attirera pas des ennuis pour la suite de ma mort. Après tout, je n'y suis pour rien, moi.

Vous souhaitez connaître la suite de ce roman ?

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)